

LA MÈRE DU 1084

DU MÊME AUTEUR

La Mère du 1084, Actes Sud, 2001.

Indiennes. Rudali et autres nouvelles, Actes Sud, 2004.

Titre original :

Hajar Churashir Ma

Editeur original :

Kuruna Prakashan, Calcutta

© Mahasweta Devi, 1974

© ACTES SUD, 2001

pour la traduction française

ISBN 978-2-7427-8842-2

MAHASWETA DEVI

LA MÈRE
DU 1084

roman traduit du bengali
par Marielle Morin

BABEL

I

MATIN

En rêve, Sujata se revoit il y a vingt-deux ans, un matin. Elle fait souvent ce même rêve. Elle est seule, en train de ranger dans son sac une serviette, une tenue de rechange, un sari, une brosse à dents et du savon. Elle a cinquante-trois ans maintenant, Sujata, et elle rêve de la femme qu'elle était à trente et un ans, occupée à préparer son sac. Le corps alourdi par le poids de Brati, cet enfant qu'elle va mettre au monde, la jeune Sujata est en train de ranger, l'une après l'autre, ses affaires dans le sac. A maintes reprises, son visage se crispe sous l'effet de la douleur et, les dents serrées, elle retient ses larmes, Sujata, la Sujata du rêve bien sûr, enceinte de Brati qui s'annonce.

Ce jour-là, la douleur s'était déclenchée vers huit heures du soir. "Les contractions ont commencé, ça ne va pas tarder", lui avait dit Hem, forte de son expérience. En lui prenant la main, Hem, toujours elle,

avait ajouté : “Revenez bien portants, tous les deux.”

La douleur, la terrifiante douleur envahissait tout. Comme le bébé pouvait naître d'un instant à l'autre, Sujata était entrée à la clinique un jour plus tôt. A l'époque, Jyoti avait dix ans, Nipa huit et Tuli six. Sa belle-mère était restée à la maison, elle s'en souvient. Le père de ses enfants était fils unique et sa belle-mère était devenue veuve peu après la naissance de son seul enfant. Elle ne pouvait supporter de voir Sujata devenir mère, et lui lançait des regards emplis d'une animosité qui faisait peur. A l'approche de chaque accouchement, elle partait inmanquablement chez sa sœur, laissant Sujata livrée à elle-même.

“Mère est extrêmement sensible, disait son mari, tu comprends ? Elle ne peut pas supporter toute cette souffrance et ces cris.”

Pourtant Sujata ne criait pas, ne laissait jamais échapper une plainte. Elle s'occupait de ses enfants en serrant les dents. Pour une fois, sa belle-mère était présente, sa sœur s'étant absentée de Calcutta. Le père, lui, elle s'en souvient, était parti à Kanpur pour affaires. Il était parti, Dibyanath, sans se douter que sa mère resterait là. Ce qu'il savait, c'est qu'elle ne restait jamais aux accouchements et qu'il n'y avait aucune raison qu'il en soit autrement cette fois. Il ne s'était pas pour autant inquiété pour Sujata, pas plus, du reste, que les fois

précédentes. A la salle de bain, la douleur avait saisi Sujata, la secouant de convulsions. A la vue du sang, elle avait pris peur. Après avoir fait seule ses bagages, elle avait envoyé le cuisinier appeler un taxi.

Elle était allée seule à la clinique. Le docteur avait pris un air grave. Elle avait très peur. Sous l'effet de la souffrance, sa vue s'était brouillée. Quelqu'un, semblait-il, lui tenait du verre fumé devant les yeux. Elle fit un effort pour les ouvrir, regarda le médecin et lui demanda :

“*Ça va aller pour moi ?*”

— Mais oui.

— *Et l'enfant ?*

— Dormez.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— *Opérer.*

— Doctorbabu, *l'enfant ?*

— Dormez. Je suis là. Pourquoi êtes-vous venue seule ?

— Mon mari est absent.”

Sujata eut un instant d'étonnement. Si elle n'avait, elle, aucun espoir que Dibyanath se déplace, même s'il avait été à Calcutta, alors à fortiori pourquoi le docteur en aurait-il ? Dibyanath ne se déplaçait jamais, n'accompagnait jamais Sujata quand elle allait accoucher. Pour ne pas être dérangé

1. Les passages en italique sont en anglais dans le texte original.

dans son sommeil par les pleurs des nouveau-nés, il dormait au deuxième étage. Les enfants pouvaient être malades pendant la nuit, il ne s'en inquiétait pas. En revanche, il observait Sujata, à l'affût des signes montrant que son corps était prêt à être à nouveau fécondé.

“Tu prends tes fortifiants, n'est-ce pas ?” demandait-il d'une voix épaisse, comme enrôlée.

Mue par le désir, sa voix devenait pâteuse, comme s'il avait un chat dans la gorge. Sujata connaissait bien Dibyanath. Il ne pouvait y avoir qu'une seule motivation derrière ses inquiétudes pour sa santé. Comment le docteur aurait-il pu deviner quel genre d'homme était Dibyanath ?

Il donna un médicament à Sujata mais l'intensité de la douleur ne diminua pas. Tout à coup, elle avait été submergée par un désir intense d'avoir cet enfant. Presque six ans s'étaient écoulés depuis la naissance de Tuli. Pendant toutes ces années Sujata avait fait tout ce qu'elle avait pu pour ne pas retomber enceinte, puis elle avait fini par baisser les bras.

Neuf mois pendant lesquels elle s'était sentie souillée, impure. Le poids croissant de son ventre lui semblait une malédiction. Pourtant, à l'instant où elle avait réalisé que sa vie et celle de son enfant étaient en danger, son cœur s'était empli pour lui d'une immense tendresse. Elle envoya chercher

le docteur et lui dit : “Opérez-moi et sauvez l’enfant.

— C’est ce que je vais faire.”

Sur les instructions du médecin, l’infirmier lui avait fait une piqûre. La douleur transperçait le bas-ventre de Sujata comme une lame. 1948, le 16 janvier. Sujata s’agrippait aux draps blancs sans relâche. Son front ruisselait de sueur. Sous ses yeux s’agrandissaient des cernes noirs. En ce glacial mois de janvier, Sujata était insensible au froid.

La douleur lui laminait le bas-ventre. Sujata se réveilla en sueur, agrippée aux draps. En voyant le père de Jyoti à côté d’elle, elle ne put réprimer un mouvement de surprise. Que faisait-il sur le lit adjacent ? Elle secoua la tête. Le jour où était né Brati, le père n’était pas là, il n’apparaissait donc jamais dans ses rêves. De toute façon, Sujata ne rêvait plus.

Elle tendit la main : comprimés d’aspirine, eau. Elle avala les comprimés, puis l’eau, s’essuya le front du pan de son sari.

Elle se rallongea. Maintenant il fallait absolument compter de un à cent. Ordre du médecin. La douleur diminue quand on compte. Dans le laps de temps nécessaire pour arriver jusqu’à cent, l’aspirine commence à faire effet et la douleur s’atténue.

Enfin, elle diminua, s’estompa, laissant Sujata fatiguée, épuisée, vaincue. Elle allait